

acheter un petit bout de seigneurie, tu verras comme j'en découvrirai moi, des droits féodaux !

— Il me semble pourtant, monsieur Wagnaër, que je vous ai entendu parler de ces choses-là d'une toute autre façon. Les gros marchands anglais qui viennent vous voir quelquefois. . . .

— Font bien du bruit contre la féodalité, n'est-ce pas ? . . . Eh bien ! ils sont comme moi, ils ne pensent qu'à acheter des seigneuries, et je t'assure que quand ils en auront, ils sauront les faire valoir. Mais pour le présent, ce n'est pas une seigneurie, c'est cette terre seulement, c'est cette maudite rivière qu'il me faut. Dire que ce vieux Jérôme Deschênes n'a jamais voulu me vendre son hypothèque de deux cents livres, même à dix pour cent de prime, sous le prétexte qu'il a eu autrefois de grandes obligations à ce M. Guérin. . . .

— Faut que ce bonhomme-là ait une dure mémoire. . . . Tenez, M. Wagnaër, voulez-vous que je vous dise : offrez-leur encore une fois un bon prix pour leur terre, et soyez sûr qu'ils finiront par vous la vendre. Ils disent que Pierre va faire un avocat, sa mère aura bien de la peine à le pousser jusqu'au bout. . . . Vous aurez leur *bien* sans tant de *mannigances* (3).

— Comment, monsieur Pierre Guérin vise au barreau ! C'est un Vallières ou un Moquin en herbe que nous avons si près de nous ! Mais c'est superbe ! . . . Je croyais qu'ils allaient faire des notaires tous les deux. Un avocat ! C'est justement l'homme qu'il me faut. De ce temps-ci les avocats me mangent, et si j'en avais un dans ma famille. . . .

— Vous mangeriez les habitants à vous deux ?

— Non. Mais ça m'épargnerait bien des frais, et ça serait de bon conseil. Quel âge a-t-il, ce jeune homme ?

— Dix-neuf ans.

— Et Clorinde en a dix-sept ; mais ce serait une affaire magnifique ! . . . La fille prendrait la place du père, le fils prendrait la place de la mère, et tout s'arrangerait à merveille, ajouta M. Wagnaër, comme se parlant à lui-même. Puis il parut réfléchir profondément, regardant tantôt la pointe derrière laquelle coulait la rivière, tantôt la maison de madame Guérin. Son compagnon se taisait comme lui. A les voir tous deux contempler d'un air de convoitise, ce patrimoine de la veuve et de l'orphelin, on aurait dit de deux malfaiteurs, décidés à tenter durant la nuit, quelque coup de main, et cherchant pour cela à prendre une connaissance exacte des lieux. Le costume du marchand et de son commis n'aurait pas médiocrement contribué à confirmer cette hypothèse peu charitable. Ils avaient chacun de vieilles casaques de gros drap bleu, sales et trouées, de vieux chapeaux cirés et de grandes bottes de peau de bœuf, couvertes de boue, et ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne s'était rasé depuis plusieurs jours.

M. Wagnaër était un homme trapu, surchargé d'embonpoint, son visage était rouge et marqué de petite vérole, et comme frotté d'huile, son nez plat, ses sourcils épais et roux, ses yeux petits et cironnés, ses lèvres épaisses, sa bouche très grande, et laissant voir deux superbes rangées de dents qui auraient fait honneur à un animal féroce. Avec cette formidable mâchoire, M. Wagnaër aurait pu *exploiter* toute la création.

M. François Guillôt était un grand garçon, mince et efflanqué, au visage pâle et maigre, aux bras longs et décharnés. Il y avait sur sa figure et dans toute sa personne un air d'innocence, dont un physionomiste habile aurait fait promptement justice, en le clas-

sant de suite parmi cette espèce de gens pour qui fut créé le proverbe : *Il fait l'âne pour avoir l'avoine*.

C'était précisément l'agent et l'intermédiaire qu'il fallait à M. Wagnaër auprès des habitants, naturellement soupçonneux, et qui l'étaient à bon droit à son égard. Ceux qui se défiant du maître croyait duper le commis n'en étaient que mieux dupés eux-mêmes. Obligé de dissimuler son intelligence durant les trois quarts de la journée, le pauvre garçon s'en dédommageait aux dépens de son maître, durant les heures d'intimité et de confiance, et celui-ci lui pardonnait sa hardiesse d'autant plus volontiers qu'il entourait lui-même de peu de mystère son égoïsme et sa cupidité.

Une visite qu'ils faisaient régulièrement tous les matins et tous les soirs à des nasses qu'ils avaient disposées sur la grève de la petite île, avait amené ces deux personnages à l'endroit où nous les avons trouvés. L'heure favorable pour enlever le poisson étant près d'arriver, ils ne tardèrent pas à diriger leur attention vers le fleuve, et voyant où en était la marée, ils quittèrent la clôture sur laquelle ils étaient appuyés tous deux. Le grand canot de bois, approprié à cette expédition, fut bientôt mis à flot, et le conduisant eux-mêmes, ils s'éloignèrent rapidement au milieu des vagues bruyantes et couronnées d'écume.

III.

UN COUP DE NORD-EST.

Le vent de nord-est est comme un fléau indigène pour le district de Québec. C'est lui qui pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les *brumes* épaisses du golfe. C'est lui qui au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceuil humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des affections catarrheuses et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre. C'est lui qui durant l'hiver soulève ces formidables tempêtes de neiges qui coupent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui, enfin, qui chaque automne préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui, dans le paysage, était gai, brillant, animé, velouté, gazouillant, devient terne, froid, morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un malaise décourageant pénètre tout ce qui vous touche et vous environne. Bientôt des *brumes* légères, aux formes fantastiques, rasant en bondissant, la surface du fleuve. Ce n'est que l'avant garde de bataillons beaucoup plus formidables, qui ne tardent pas à paraître. Alors vous chercheriez en vain un rayon de soleil, un petit coin de ce beau ciel bleu, si limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond de nuages d'un gris sale, passent rapides comme des flèches, ces

(3) *Mannigances*—intrigues—supercheries mêlées d'hésitation—tripotage.